

L'EVENTAIL

mes cérémonieuses de nos voi- sines du Pôlon, mères estimables et démodées qui avaient em- bien le fait de potasse par hec- tares pour récolter de belles pen- sées de terre. Par-dessus tout, je songeai à mon oncle Hector et à M. de Val-Cairanne. A mon oncle qui m'avait dit: "Val-Cairanne? compagnon très chic. Il y a bien quelques duels dans sa vie, mais les coups de pistolet, vois-tu, au cours d'une jeunesse élégante, c'est l'écho nécessaire de la pistolade du champagne. C'est une sorte de présentation à l'usage des gens "nés." Quant aux épées, comme disait Ours... une grande dame de nos amies... ce ne sont que des épingles à chapeau - un peu plus longues. Il m'est bien revenu, avait ajouté mon oncle, qu'après ma rentrée en Poitou, Val-Cairanne s'était marié avec une sorte d'aventurière fort belle, qu'il avait divorcé à la suite de l'iméritable duel... je ne sais pas. Vale voir. Je crois qu'il m'estimait. Il sera heu- reux; puis c'est un homme qui a des objets de prix et des amir- rales..."

Et j'avais trouvé ce person- nage désagréable dont je ne pou- vais dire s'il était moqué de moi ou m'avait bien reçu. Par- ce que ce n'est qu'un point de vue, n'est-ce pas? Je sentis tout à coup une pré- sence derrière moi; je me retour- nai confus. Le marquis de Val- Cairanne attendait froidement que je le saluasse. Il était grand, maigre, de visage pâle sous les cheveux grisés. Il y avait de la tristesse dans ses yeux gris, sur son nez coiffé de pelée et long. Une terrible ironie surnageait sur ses lèvres minces. La ligne de sa redingote me frappa. Une odeur de géoût entrain avec lui. Je vis qu'il tenait dans sa main gauche un mouchoir bleu... je lui avais tendu une lettre en m'embrassant.

— Vous êtes donc M. Raoul de Laramère, dit-il, sans cesser de lire. Soyez-vous, monsieur. Vous portez un joli nom; je souhaite que vous le portiez avec le même bonheur que monsieur votre père dont j'ai entendu dire grand bien — et que votre oncle, Hector, en particulier. Il m'est très agréable que ce compagnon des meilleures années de ma jeunesse ait songé à m'adresser son vœux et m'ait fait cet honneur de croire qu'un vieillard maigre et solitaire puisse être encore bon à quelque chose... Vous ne manquez point de diplômes, me dit-on, cela ne vaudrait pas beaucoup si vous n'étiez intelli- gent... comme cet écrit l'as- sure.

— Monsieur le marquis, balbu- tiais je... — Monsieur tout court, s'il vous plaît. Vous avez besoin de quel- que conseil, prétend votre on- cle; je n'en vois guère qu'un seul pour le moment qui vous puisse servir; soyez poli. C'est une grande originalité par le temps qui court et nous boue- sile. Et comme un peu décon- tencé, je regardai l'éventail de- vant moi. M. de Val-Cairanne m'avait surpris, il ajouta d'un ton glacé: — Un conseil, monsieur, n'est pas un reproche. Il se leva, je me levai. — Au revoir, monsieur, me dit- il, je songerai à vous. Je saluai, donnai dans des por- tières, passai sur les pieds d'un domestique impertinable et j'attendis en la rue. Sur l'as- phalte humide de bronillard où le bec de gaz versait une flaque de lumière, une dame, la taille longue, passa dans un froc noir soyeux, tenant de ses doigts gantés son parapluie à bécaille d'or. L'évoquai aussitôt les fem-

mes ma carte à M. de Val- Cairanne. — Monsieur est bien compren- dre... — Je vous prie de remettre ma carte... — Soit, monsieur. Il revint comme la veille, l'air morne, au bout d'un long mo- ment. — M. le marquis repose. J'ai voulu attendre mais la garde- malade m'a expliqué combien il serait imprudent, aujourd'hui, d'enfreindre la recommandation du médecin. Si monsieur veut laisser son adresse on pourrait lui faire savoir... — Mais voyons, qu'a donc ex- actement M. de Val-Cairanne? — On ne sait pas, monsieur. Ça l'a pris ces derniers jours par des malaises; il a dû s'aliter. Le docteur constate beaucoup de fièvre mais croit que la tran- quillité et le sommeil auront raison de tout cela... Le pauvre vieux, pensais-je, est en train de faire sa dernière volonté. Recevra-t-il la noire visite avec ses frais lejar aristoc- ratique et sa plus belle redin- gote? Que diable voulait-il me dire?... Peut-être le regret de m'avoir mal reçu le gendat-il sur le soir et originalement que mon ex- cellent oncle, qui songe assés au grand voyage, ne lui eût fait que- relle à bas l... Qui sait?... Sur les bords de la Seine, le petit soleil brumeux de janvier "plaisait" aux fêches et aux tours du vieux Paris. Je fâchai le long du quai; aux fleurs de saigalière, bottes de paille, des arbustes disciplinés dans les pé- ninsules de badine. Et les pensées que m'accompagnaient depuis le matin s'évaporaient.

Vers midi, je rentrai chez moi allégre, la boutonnière éclairée d'un millet beigeux. Ma con- cierge, qui n'a pas trente ans, sourit à la fleur et me tendit une lettre. — On l'apporte à l'instant, me dit-elle... une sorte de servante à coiffe normande. J'avais déchiré l'enveloppe, je dus tout à coup paraître fort troublé, car l'excellente femme s'écria: "J'ai encore son exclamation dans l'oreille!" — Mon Dieu! monsieur, ex- ceusez-moi... C'est donc une mauvaise nouvelle! C'était une lettre de M. de Val-Cairanne. Elle portait la date du jour, l'heure de la mati- née, du moment peut-être où j'étais vené sonner à la porte de son hôtel. Une lettre? deux mots bêtifs et gâchés: "Ac- ceptez immédiatement." Je promis en louant au premier cocher rencontré. En dix mi- nutes, j'arrivai chez le marquis. Deux cartons impératifs: le valet se dressa devant moi. J'é- cartai toute parole. — Ouvrez-moi sur le champ, ordonna-t-il, après de votre maître. Et j'entraî. Inquiet, le domestique s'effaçait. — Où demandais-je en dési- rant une porte. — Où? — J'ouvris, je traversai un corri- dor, une dame s'effaçait devant moi tandis qu'une servante de tourner-village se soulevait une tenture. Sur un guéridon, une bougie brûlait, faisant au- tour de sa flamme jaillir l'obscu- rité plus grande. Tout était clos. Une odeur d'infusion et de oire s'effaçait l'air. — Enfin, vous voici! dit l'om- bre, qui bougea. Je saisis la lumière et la por- tai dans le coin d'où sortait la voix. Sur un vieux fauteuil à oreillettes, décroché, aminci, casé, assésant un vain de se soule- ver, le marquis de Val-Cairanne,

cadavérique et blanc, me regardait avec un rire étrange qui pesait au coin de sa bouche. — Avant tout, priez-tu, ou- vrez! Les rideaux tirés, le jour entra clair et doux. Le cri d'une marchande de fleurs monta comme un cri d'oiseau. On entendit trépider les voitures dans la rue. Et la voix de deux berloges qui, dans leur cage de pierre, chan- taient et se répondaient par des- sus le feu. — Ah! merci, dit le vieillard, la lumière du jour existe donc encore et la bonté du cœur!... Vous me voyez bien déchu, mon pauvre ami! Je vous fais pitié! ah! c'est la pire des choses. Je prononçai quelques paroles consolantes et ne sais comment dital mon oncle. — Laramère, dit le marquis, m'écrivait une bonne lettre. Il m'assurait que je vous avais un peu glorieux. Je ne voulais pas... Je désirais vous étudier seule- ment... vous traiter par un peu d'acide... savoir comment vous réagiriez. Tout cela parce que j'aimais beaucoup votre oncle... Bon!... bon! laissez cela. J'ai été malade, mon pauvre ami — une attaque pardieu! Ça m'a détraqué. C'est triste quand on sent ses idées finir, s'éparpiller, s'en aller à la débandade comme un troupeau qu'on ne peut plus rallier. Pourquoi n'êtes-vous pas venu dès ma première carte? — Oui, je sais, on dérange tou- jours un jeune homme. Non, dites-vous?... Comment, on n'a pas voulu vous recevoir?... C'est trop fort. (Il soupira.) Nous al- lions voir... (Il soupira de nou- veau) ce que... Vous voilà, en- fin, Jean! Pourquoi n'a-t-on pas laissé venir jusqu'à moi M. de Laramère? — Le docteur, monsieur le mar- quis?... — Le docteur est un autre domestique que je paie. Il n'a pas d'ordre à donner céans, moi seul prétends avoir ce droit, s'il vous plaît. Vous en ferez votre profit. Allez. — Ah! mon ami! soupira M. de Val-Cairanne après une pause. Cet air me remet, ce jour m'entre dans le cerveau. Il était temps... Mais j'ai été sé- questré, mon ami. Tout simple- ment. Je gage que si je n'avais pas confié mes lettres à la sou- velle servante on les aurait in- terceptées... Ah! Tout en m'appliquant à calmer M. de Val-Cairanne, je me sou- tais vaguement inspiré. J'écha- faudais une conversation sordide et tenace autour de ce vieillard, de ses richesses, de ses collec- tions. Des souvenirs de Balzac me revenaient à la mémoire. M. de Val-Cairanne interrompit mes songeries. — Voulez-vous me donner le bras? fit-il. Je désirais aller jusqu'à mon cabinet, tout droit. Pensez cette porte... plus fort... c'est donc fermé à clef! Pourquoi? Faisons le tour, vou- lez-vous? Nous primes par le corridor. Une femme s'effaçait devant nous. — Avez-vous vu, me demanda le marquis, cette personne? — A peine. — Ce n'est pas ma petite paysanne, si me semble. Ah! mon pauvre monsieur de Laramère... j'entends des voix bien singulières autour de moi et je vois par instants d'étranges vi- sages! — Allons! pensais-je, le bon- homme est atteint. La porte ouverte il fit noir de- vant nous. — Il y a une fenêtre en face, indiqua M. de Val-Cairanne. Je me rappelai, j'y fus tout droit, très vite. Tandis que grignaient les volets, je crus en- tendre un gémissement derrière

moi. Je me retournai: le mar- quis, étendu sur le tapis, se dé- battait. Effrayé, j'appelai. Une femme entra, grande, aux che- veux d'or gris, vêtue de noir. — Qu'y a-t-il mon Dieu? de- manda-t-elle. — Sa voix avait un timbre pro- fond et voilé. — Ce pauvre Val-Cairanne est bien bas, murmura-t-elle, lera- que j'en ai relevé le marquis pour l'assoir dans un fauteuil. Mais à cette parole, le vieil- lard sembla se ranimer. Ses yeux papillotaient puis, étrange- ment, devinrent fixes. M. de Val-Cairanne regardait cette femme en deuil et, tout à coup, d'un ton rauque, il prononça: — C'est vous?... Que venez- vous chercher ici? Il se souleva lentement, un peu de sang fouetta ses joues; ses prunelles étaient un feu jaune et il cria dans un grand effort: — Sortez! qu'on... Et chancelant, il prit sur une console des jetons, des médailles, ce qu'il trouva sous sa main et, violemment, de toute sa vigueur dernière, les lança vers cette femme qui s'échappa les mains autour de la nuque, sans pousser un cri. On entendait avec l'es- soufflement du vieillard, que le bruit étouffé de disques d'argent ou de bronze qui tombaient sur l'épaisseur du tapis.

Il était exactement six heures du matin. M. de Val-Cairanne dégringola la femme qui l'avait chassé de son lit. Elle se tenait im- mobile, ses mains pâles tombaient sur les bras du fauteuil comme des fleurs fanées. De larges yeux bleus veillaient sous des che- veux fins que l'âge avait pou- dré. Le modèle du visage s'em- pânait à peine. La bouche était grasse, le menton arrondi comme un fruit. Elle ne m'avait pas regardé; elle n'avait pas dit un mot. Soudain, une voix s'agalière, très nette, partit de lit. — Monsieur de Laramère est-il

— Me voici, monsieur. — Allez un accordaire, vite! ouvrez... à droite se trouve un tiroir vertical dissimulé dans le cadre... cherchez un clef de cuir enroulé près du bouton vert... pressez! Je trouvais dans le tiroir une enveloppe scellée de cire noire. A ce moment, je sentis avec un véritable malaise peser sur moi le regard de la dame inconnue. — Le cachet à mes armes est-il intact? demanda le marquis. Bien! Vous lirez cette lettre et la conserverez en souvenir de moi. Vous apprendrez comment peut se briser une vie heureuse; je l'égale cet exemple à votre jeunesse. Revenez Laramère... Des hoquets d'oppression et d'étonnement coupèrent par en- droit les paroles de M. de Val- Cairanne. Il reprit. — Approchez-vous... J'avais un ami... un ami véritable, Albert de Rajau... je l'ai... tué! Il fit un grand effort pour se soulever sur ses bras, aperçut la dame en deuil très pâle, la re- pousse d'un geste d'horreur et me montrant la porte de son cabinet: — Là! là! souffla-t-il, vous savez... l'éventail... là! Ce furent les derniers mots du marquis Armand de Val-Cairanne. — Il passa un quart d'heure après. L'angouleur au cœur de- vant la mort, après cette confes- sion restée mystérieuse, je con- sidérai avec des yeux égarés la dame qui se penchait maintenant sur le lit. Elle écouta, puis mor- tueusement gagna sans me regard- er la porte du cabinet, tira une

CHEMINS DE FER. SOUTHERN PACIFIC. Chemin de fer et vapeur. Texas, California, New York, Havana.

NEW YORK CINCINNATI ST. LOUIS QUEEN & CRESCENT ROUTE THROUGH SLEEPING CARS All Meals in Dining Cars TICKET OFFICE 211 ST. CHARLES ST.

LOUISVILLE & NASHVILLE. ARRIVÉE DÉPART. Table with train schedules for Louisville and Nashville routes.

EXCELLENTS PLACEMENTS. Une Splendide Occasion. WESTMINSTER HEIGHTS CO., BOROUGH PARK CO., BENSINGTON CO.

brodée de grands oiseaux multi- colores et de fleurs extravagantes. Une natte dissimulait le sol. Deux fenêtres garnies de sto- res l'éclairaient. De ci, de là, de petits sièges couples et frais invitaient à la canoterie, au repos, à la réverie. Quant à la chambre à coucher de "madame," c'était un vrai sanctuaire, d'un luxe tendre et précieus. Tout y était blanc, depuis les meubles laqués, les tentures et les rideaux de soie semés de fleurettes pâles jusqu'aux tapis et aux tentures épaisses. Un détail enchanta Marthe. Sur une console, entre quel- ques marbres, un énorme bouquet était disposé dans une jardinière camaiée. Garni d'alpistes et de véroni- ques, ce bouquet était entremê- lément composé de magnifiques dahlias. — Oh! c'est charmant!... s'écria Marthe... Elle ajouta: — C'est Gérôme qui a composé cela?... — Oui... sur mes indications. — Sur vos indications?... — Je lui ai télégraphié ce ma- tin... — Ah! vraiment. Olivier entoura d'un bras la taille de la jeune fille, puis, avec un peu de maligned: — Connaissez-vous, mon amie, le langage des fleurs?... — Elles vous demandent d'a-

voir confiance en moi. — Mais ce n'est pas un bouquet de fleurs!... s'écria Marthe... c'est un bouquet de plé- nasmes!... Entre chaque question et cha- que réponse, Olivier avait donné un baiser à Marthe. Lorsque celle-ci se tut, il Pen- laça, l'emporta, la fit s'assésir sur une chaise longue... puis, se mettant à ses genoux: — Tu ne m'as pas remercié... dit-elle en essayant de se dérober... — Ah! mais non... pas ainsi... Marthe... — Qu'exigez-vous de moi?... — Je n'exige pas, je prie... Marthe... A continuer.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition. Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve DEPUIS PLUS DE SOIXAN- TE ANS. PIERRE WINDSOR'S SOOTHING SYRUP. Avez-vous de petits enfants qui souffrent de la DENTITION? Ce remède est le meilleur remède de la DENTITION. Avez-vous des enfants qui souffrent de la DENTITION? Ce remède est le meilleur remède de la DENTITION.

Feuilleton. Abeille de la N. O. Commencé le 29 juin 1903. LES Vantours de Paris. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR CHARLES MEROUVEL. PREMIÈRE PARTIE. XXXIX. LE CARNET DE ME PLESSIS. — Que ferons-nous? — Ce que nous pourrions! Ac-

cordes-moi votre amitié; je vous demanderai la mienne. Nous cher- cherons chacun de notre côté et nous agirons de concert, sans hâte, avec discrétion... Je vous dis comme votre grand ami Me Plessis: — Il s'agit d'une œuvre de justice et de réparation et je vous apporte mon aide... L'ac- ceptez-vous? — Avec bonheur. — A bientôt donc! — A bientôt et merci. Ne se quittèrent en se serrant la main. L'alliance était conclue. Le comte Xavier de Bouvres avait un adversaire et un juge implacable de plus. Et déjà il entendait, dans sa conscience et autour de lui, les premiers grondements de l'orage qui lentement montait à l'hor- zon. FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE. DEUXIÈME PARTIE. Le Roman d'une Honnête Fille. I. EN CAMPAGNE. Au sortir de son entretien

tée des faibles, mais cet abus de la force ne s'adressait qu'aux biens et non à la vie des autres. Il y avait aussi un autre coupable, le docteur Florentin, l'au- teur de l'abus de confiance com- mis au préjudice de Jeanne Ver- nier, l'infamie de ce médecin que sa gêne rendait trop facile à cor- rompre et que l'or du comte de Bouvres avait acheté, le sam- briolage des lettres et des souve- nirs d'une malade incapable de se défendre et que son amie, si si défendue qu'elle fut, n'avait pas su protéger. Enfin, Jean Villedieu connais- sait la circonstance des lettres que la duchesse n'avait pas re- çues et que Bouvres avait dû faire intercepter par un compli- ce. Quel autre que lui eût pu avoir intérêt à leur disparition? Seul donc, il devait être le coupable, ou du moins la tête qui avait conçu l'idée de tant de crimes. Les autres n'étaient que des instruments et des comparses. C'était lui qui avait tout imagi- né, tout ordonné, tout conduit. Clopin lui-même, Clopin, le meurtrier, l'assassin du doc de Brévannes, quelle que fut sa culpabilité, n'était qu'un ouvrier, le principal sans doute, de la bande de mercenaires à la solde du maître qui les avait enrôlés et payés. Chaque dans l'attentat dirigé contre lui-même et où il avait